1989

AMENAGEMENT PARTIULIER DES ETATS-LIMITES INFERIEURS:

LES PSYCHOPATHES A TRAVERS LE RORSCHACH

ROSSEL Frieda - MERCERON Colette - PONCE Leslie

Les auteurs ont publié des articles sur le même thème, exposé de façon différente dans deux revues: Bulletin de psychologie, Psychologie Française (voir bibliographie).

Rossel / Mercuron / Ponce
Org. part. de l'Etat. limite : Les Psychopathes

INTRODUCTION

Les sujets présentant des troubles de comportement à caractère délictueux sont couramment qualifiés de psychopathes, terme qui appartient à la nosologie constitutionnaliste.

Les descriptions traditionnelles du psychopathe sont bien connues: Kraepelin, inventeur du terme et par la suite Kurt Schneider ont donné de ces personnalités d'excellentes descriptions cliniques. Il existe au sujet des "psychopathes" deux courants explicatifs principaux, l'un de type constitutionnaliste qui lie la psychopathie à l'hérédité ou bien à d'éventuelles aberrations chromosomiques; l'autre, d'orientation psychanalytique (D. Lagache en France; Ph. Greenacre, D. Winnicott en langue anglaise) qui cherche, comme pour toute autre expression de la personnalité, à dégager les lignes essentielles du fonctionnement intrapsychique et la constellation des mécanismes de défense, lesquels ont pour fonction de maîtriser une forme d'angoisse spécifique.

Pour des auteurs tels que Kernberg et Bergeret, les "psychopathes" sont des organisations stables d'un mode de fonctionnement particulier: celui des états-limites. Précisons que Kernberg distingue les "personnalités antisociales" des "comportements anti-sociaux" que d'autres struc-

tures peuvent présenter. Ceux que nous appelons les psychopathes correspondent aux personnalités antisociales.

Dans les états-limites, l'angoisse ne serait ni celle du morcellement ni celle de la castration mais l'angoisse de perte d'objet et celle de l'effondrement narcissique. Les défenses essentielles de ces personnalités seraient le déni d'une partie de la réalité, le clivage de l'objet, l'identification projective et l'idéalisation primitive, ce dernier mécanisme étant surtout décrit par Kernberg.

Malgré certaines imprécisions terminologiques et conceptuelles, la notion d'état-limite au sens où l'entendent Kernberg et Bergeret ouvre des perspectives de recherche. Nous nous sommes ralliés à cette position, qui sur le plan de la théorie psychanalytique a rendu plus cohérents certains points restés obscurs concernant le développement psychogénétique.

1. REFLEXIONS METHODOLOGIQUES

Dans le domaine du Rorschach proprement dit, notre méthode de travail se situe dans le champ ouvert par Roy Schafer; son approche comme chacun le sait est psychanalytique et elle nous paraît beaucoup plus féconde que le modèle dit classique, modèle que beaucoup de praticiens ont tendance à confondre avec le Rorschach lui-même, assimilant là instrument et théorie.

Ce modèle traditionnel est largement inspiré de la psychologie associationniste avec des éléments issus de la Gestalt; le discours du sujet s'y trouve négligé au profit des sensations supposées s'exprimer à travers la perception. De plus, à l'intérieur même de ce cadre, les contradictions des manuels classiques du Rorschach sautent aux yeux. Les auteurs emploient, tout à tour ou simultanément plusieurs "modèles" explicatifs: Bohm notamment juxtapose les conclusions dérivées du psychogramme à des tentatives d'interprétation symbolique du contenu, inspirée de l'approche psychanalytique; il isole par exemple artificiellement du contexte les réponses dites "complexuelles" pour en faire l'indice d'un "noyau complexuel" dans la personnalité, ceci à l'exclusion de tous les autres facteurs. Il arrive aussi que certains éléments du psychogramme deviennent significatifs d'une origine constitutionnelle des troubles. Or, on saisit mal en quoi certaines réponses du test pourraient être spécifiques d'altérations constitutionnelles jamais démontrées, - et comment des indices de noyaux complexuels pourraient être isolés de la structuration globale de la personnalité; cette juxtaposition de "modèles" crée la confusion plus qu'elle n'éclaire.

Nous trouvons extrêmement significative l'évolution de la réflexion de E. Bohm, telle qu'il l'expose dans son "Der Rorschach-Test" paru en 1974. Par rapport à son "Traité", où il tendait à mettre en chiffres et pourcentages les

différents diagnostics, il s'est montré par la suite très sceptique et critique au sujet des quantifications dans le sens précisément qu'elles nous ramènent à une notion de la personnalité faite d'éléments isolés et d'accumulations de conclusions de moins en moins pertinentes. Plus récemment Oberlé et Fagherazzi (1963) dans leur article: "Apport du test de Rorschach à l'étude de la délinquance", soulignent les contradictions au sujet de l'interprétation de certains signes apparaissant au Rorschach lorsqu'on essaie de dégager une structure commune à tous les délinquants. Leur revue des travaux antérieurs aboutit en effet au constat de divergences nettes entre les auteurs. Exposant les résultats de leur propre recherche qui s'appuie sur une analyse statistique des psychogrammes, ils retombent cependant dans la fragmentation déjà critiquée par Bohm.

Précisons que, par choix et en pleine connaissance de cause, nous nous sommes détournés de toute estimation chiffrée systématique; d'une part, les éléments et les nuances très complexes qui composent un protocole ne peuvent entrer dans la codification réductrice du psychogramme; d'autre part, nous pensons qu'il est possible de mettre en évidence des données importantes à partir d'une analyse approfondie en termes qualitatifs.

Les pourcentages et la classification traditionnelle des contenus dépouillés de tout ce qui les entoure ont débouché sur la création d'un langage artificiel dont le rapport à la

psychopathologie relève pour nous de l'arbitraire et ceci devient particulièrement patent quand on s'intéresse aux sujets présentant des troubles du caractère; pendant des décennies, la foi dans les combinaisons statistiques a entretenu des idées issues d'équivalences simplistes. Les exemples abonderaient: un pourcentage élevé de H signifierait une bonne capacité de se mettre à la place d'autrui, or un grand nombre de H peut se trouver chez des schizophrènes paranoïdes ou des caractériels mythomanes; les réponses sexuelles se trouveraient chez des sujets "inhibés" dans leur vie sexuelle, alors que ce contenu n'a pas de signification particulière en soi, du fait de sa grande fréquence; son sens change selon son mode d'apparition et le contexte dans lequel il se présente.

Etablir un lien qu'on peut qualifier de gratuit entre un contenu et une éventuelle signification relève du mode de pensée mécaniciste, question largement critiquée par Schafer dans son chapitre sur "l'analyse thématique"; rappelons qu'il invite à relier les contenus entre eux en fonction non de leur sens concret mais des implications symboliques inconscientes, à ne jamais les séparer de l'ensemble du discours et à prendre en compte leur mode d'apparition à l'intérieur d'une constellation défensive.

Signalons la contribution importante de Cassiers dans son livre "Le psychopathe délinquant", paru en 1968. Au terme d'un travail considérable, dans lequel l'auteur expose les

résultats de ses recherches, pour dégager des critères plus précis permettant de mieux poser le diagnostic de psychopathie, il conclut que globalement, les "grilles différentielles" calculées en pourcentages à partir des psychogrammes sont insatisfaisantes et que les protocoles de psychopathes ne se caractérisent pas par des anomalies au niveau du chiffrage et des pourcentages.

En partant de certaines réflexions sur le langage de ces personnalités (expressions plus brèves, plus brutales, plus crues) il met au point ce qu'il appelle l'indice d'élaboration symbolique. Cet indice est une cotation du degré de symbolisation du contenu sexuel et agressif des réponses. Le traitement statistique indique pour l'auteur de la façon la plus nette que les psychopathes utilisent spécifiquement un langage brutal et cru fondé sur un défaut de la symbolisation des pulsions agressives et sexuelles.

L'orientation de cet auteur consiste à prendre en compte le degré d'intégration des réponses sans en rester aux éléments formels du protocole. Mais, en quantifiant l'analyse des réponses, il n'échappe pas à un système qui cherche à poser l'équivalence entre une mesure et un diagnostic.

Dans une perspective psycholinguistique, Cosnier signale que seul un tiers des mots est pris en considération par le psychogramme: les substantifs, quelques adjectifs, parfois les verbes, c'est-à-dire la fonction référentielle du message isolé du contexte. De plus, il note avec pertinence qu'en

fait les psychologues expérimentés basent l'essentiel de leurs appréciations sur une utilisation "intuitive" du discours tout en attribuant au psychogramme ce qu'ils ont appris par cette autre voie, l'objectivité des chiffres prenant ici une valeur très illusoire.

Rapaport, Gill et Schafer ont été les premiers à se demander non pas "quoi ?" ni "combien ?" mais "comment ?"; cette méthode nous paraît la plus féconde et la plus cohérente; sa richesse se fonde sur son caractère global et sa cohérence sur le fait qu'il y a un cadre de référence clair, à savoir la théorie psychanalytique.

Cette démarche a conduit R. Schafer à repérer les mécanismes de défense essentiellement du registre névrotique. Il décrit également des cas de mauvaise structuration de ces défenses dans le cadre d'aménagements psychotiques ou prépsychotiques. S'il cerne avec acuité les troubles narcissiques, il ne traite pas, dans son manuel, de façon systématique le problème des mécanismes caractéristiques des organisations perverses et caractérielles.

A la suite de Schafer, l'étude des constellations défensives ne s'est plus seulement centrée sur la possibilité d'identifier ces mécanismes mais aussi de les différencier en fonction de leur lien privilégié avec telle ou telle organisation de personnalité.

Ainsi, par exemple la façon de nier en général n'a pas le même sens selon l'objet sur lequel porte l'acte de nier;

selon qu'il s'agit du monde pulsionnel, de l'affect, de la représentation, de la réalité ou d'une partie de celle-ci, l'action de nier ne peut recevoir le même sens. Le vocabulaire analytique en ce qui concerne ce mouvement défensif dispose de concepts tels que déni, dénégation, annulation, désaveu. Il convient de donner à chacun de ces concepts une réalité différente à partir d'énoncés différents, tels que le Rorschach les favorise.

Beaucoup de praticiens prennent les contenus à la lettre sans tenir compte des autres éléments du discours et ne prennent pas en compte leur mode d'apparition à l'intérieur d'une constellation défensive. D'autres ont tendance à chercher un sens dans la réalité, commutation mécanique qui évacue l'inconscient. Or, toute référence à la réalité signe une faille de la symbolisation ceci aussi bien chez l'éventuel sujet que chez l'examinateur. Cette manière de faire nous apparaît gênante dans toutes les circonstances mais elle le devient encore davantage lorsqu'il s'agit des personnalités que nous étudions ici, qui présentent essentiellement des désordres du caractère; en effet, ces personnalités emploient électivement le recours à la réalité comme défense, et, pour nous, c'est précisément ce mode de pensée qui doit être analysé comme tel et qui deviendra signifiant dans la compréhension d'une structure. Si l'examinateur, dans son approche, se réfère lui aussi à la réalité extérieure, il se condamne à ne pas voir le sens même de cette attitude chez

le sujet et ne relèvera pas ce qui pour nous est essentiel: les failles de la symbolisation qui jouent dans les organisations caractérielles ou perverses le rôle dominant et c'est ce que nous nous proposons de mettre en lumière dans ce travail.

2. CONDUITES ET DISCOURS DU PSYCHOPATHE AU RORSCHACH

Si on compare les protocoles de psychopathes à leurs anamnèses très chargées en événements divers, bien propres à mobiliser chez nous des fantasmes et des affects multiples, ce qui frappe, c'est précisément le contraste entre cette richesse des faits et ce que le protocole permet d'appréhender sur le plan du monde fantasmatique. Les protocoles de la plupart des sujets organisés différemment sur le plan de la personnalité - sujets qui ont une existence sur le plan de la réalité considérablement moins florissante en aventures et mésaventures - permettent plus aisément une élaboration de leur fonctionnement psychique. Aussi l'examinateur peut-il rester perplexe lorsqu'il tente de lier ce qu'il sait de la réalité d'un sujet antisocial à ce qu'il cherche à saisir à travers les techniques projectives. Les protocoles (que ce soit le Rorschach ou le TAT) présentent selon la vieille expression classique une pauvreté tant quantitative que qualitative. C'est en effet bien plutôt le mode d'investissement particulier de la situation, la manière dont s'établit la relation ainsi que le style de la formula-

tion et des commentaires qui permettent de saisir le fonctionnement psychique des psychopathes.

C'est pourquoi nous avons été amenés à accorder la plus grande importance à la manière de réagir à la consigne, aux tournures de langage, au "choix" du vocabulaire, au comportement lors de l'enquête.

Les psychopathes se comportent de prime abord de manière tout à fait collaborante mais on note très vite des sentiments de contrainte subie. La situation de l'examen psychologique leur paraît complètement incongrue, ils ne manifestent aucun intérêt pour la vie intrapsychique; ils affichent d'ailleurs le même dénigrement pour n'importe quel savoir. Cette négligence de la connaissance, voire son mépris, n'a rien à voir avec l'inhibition intellectuelle comme le présentent ou tentent de le comprendre beaucoup d'auteurs. C'est sur ce point aussi qu'insiste B. Gibello dans son livre "L'enfant à l'intelligence troublée"; l'inhibition intellectuelle est le propre des structures névrotiques et il convient de ne pas la confondre avec la méconnaissance de la réalité des psychotiques et le manque d'investissement du savoir des psychopathes[1].

---

[1] Nous avons constaté que dans un pays comme la Suisse, région de haut niveau économique, les psychopathes ont rarement une formation professionnelle sanctionnée et quand ils en ont une, elle a été acquise dans des conditions très particulières. Nous comprenons cela comme l'expression d'un non-investissement du savoir et des règles qui le régissent et ce au profit d'activités délassantes avec forte implication du principe de plaisir (à l'école, ils aimaient la gymnastique, parfois le dessin, beaucoup la récréation, mais avaient en horreur les matières qui impliquaient l'acceptation des règles telles que l'apprentissage du français et du calcul).

La production verbale de ces derniers est généralement limitée et fournie dans un esprit très particulier; ils rappellent périodiquement que c'est "parce qu'il le faut" qu'ils se conforment à la demande, disant par exemple "c'est des couleurs mais puisque vous me dites qu'il faut voir quelque chose...". Ces commentaires intercalés signalent qu'il s'agit de se soumettre à une règle extérieure, le représentant de cette règle étant présent. Ceci est en rapport avec la carence de l'édification du Surmoi qui entraîne l'absence d'intériorisation des règles et l'absence de culpabilité au sens psychanalytique du terme. En effet, le psychopathe connaît l'existence de la règle en elle-même mais il semble avoir constamment besoin de s'y opposer dans l'actuel et dans le réel. Ce qui pourrait signifier qu'il a besoin de s'y mesurer en permanence dans le but de sauvegarder continuellement la distance et de maintenir son sentiment d'omnipotence. L'autre se trouve implicitement accusé de le placer dans une situation extrêmement blessante pour son narcissisme; un psychopathe grave dira, par exemple, "vous devriez plutôt me parler de mécanique, moi je suis fort là-dedans, alors vos taches ". Un autre protestera: "ah non, encore des taches, vous aimez les taches, alors vous!". Ces sentiments de contrainte apparaissent fortement infiltrés par des aspects sadiques et persécuteurs sous-jacents.

A la différence des personnalités narcissiques, c'est la règle en elle-même que les personnalités psychopathiques

contestent. Les commentaires dénigrants des personnalités narcissiques dévalorisent également la situation, mais d'une façon nuancée qui ne remet pas en cause l'existence de la règle, leur souci étant de briller par l'exhibition d'un savoir.

L'investissement de la situation de test par les névrotico-normaux se présente sur un mode tout à fait différent. Il témoigne d'un Surmoi et d'une image de soi bien intégrés; ces sujets acceptent la consigne de manière adaptée sans la remettre en question, ils ont le souci de satisfaire l'examinateur mais sans exhibition du savoir; ils manifestent un intérêt pour leur vie intrapsychique fût-ce à travers des doutes sur eux-mêmes; une place est laissée à l'opinion d'autrui, alors que les psychopathes requièrent en apparence l'avis de l'autre mais tout en lui déniant son point de vue propre, et en cherchant un accord dans la réalité disant par exemple "une chauve-souris, vous êtes bien d'accord ?". Certains verraient peut-être là une perte, un manque de conscience interprétative; or il n'en est rien. Le fait même de chercher l'accord, voire de l'imposer, suppose que le sujet sait très bien que l'autre pourrait précisément penser différemment, mais il cherche à l'impliquer directement comme alibi et garant de son omnipotence.

Cette omnipotence se traduit aussi par les "refus" brusques, refus accompagnés souvent d'une moue de dédain et du commentaire "je ne vois rien de spécial". Cette phrase

sous-entend que seul un contenu "spécial" serait digne de retenir leur attention, originalité qu'ils revendiquent mais à laquelle ils n'arrivent à lier aucune représentation. Ce comportement au Rorschach peut se rapprocher de ce que Kernberg décrit dans son livre "La personnalité narcissique" (Borderline conditions and pathological narcissism). Kernberg ne s'étend pas particulièrement sur la psychopathie mais la signale comme la forme d'organisation narcissique la plus archaïque. A propos des personnalités narcissiques en général, il mentionne précisément leur recherche du "spécial" et il explique leur besoin de dévaloriser ce qu'ils reçoivent ou ce qui leur est proposé, ceci pour ne pas ressentir l'envie. En effet, ressentir l'envie voudrait dire qu'ils ont besoin de l'autre, ce qui dans leur économie signifierait qu'ils ne sont pas complets.

Le "refus" se manifeste aussi de manière brutale lors de l'enquête quand l'examinateur propose les banalités ou des contenus courants qui n'ont pas été énoncés; en effet, accepter une proposition de l'extérieur ne peut être vécu par le psychopathe que comme une menace pour son sentiment d'omnipotence et ceci sur un mode persécutoire bien entendu.

3. CRITIQUE DE L'OBJET

Parmi les phénomènes particuliers, Bohm, citant Frankel et Benjamin, recommande de distinguer soigneusement "l'auto-critique" et "la critique de l'objet". Ces critiques nécessi-

tent en outre d'être analysées dans leur formulation, leurs différents degrés et leurs nuances.

Bohm comme toujours nous laisse un très grand choix: l'auto-critique indiquerait des sentiments d'infériorité et un manque d'assurance intérieure (sans être faux, cela reste très vague) et se rencontrerait chez ce qu'on appelait à l'époque les psychasthéniques, chez les phobiques, les sujets présentant une névrose d'angoisse, des psychopathes défiants d'eux-mêmes, à l'occasion aussi dans un début de schizophrénie, bref chez tout le monde. Or les exemples qu'il donne nous paraissent au contraire paradigmatiques de certaines entités; des phrases comme "on devrait avoir étudié l'anatomie pour cela" ou "il faudrait avoir lu beaucoup de livres sur les animaux et sur les plantes" se rencontrent dans les organisations paranoïaques et se distinguent très nettement des critiques formulées par les psychopathes; elles mettent l'accent, bien que de manière ambiguë et méfiante, sur l'importance et la valeur du savoir ("on devrait avoir étudié..."). Les psychopathes, au contraire, dévalorisent en bloc le savoir général, ils ne considèrent pas qu'il faille avoir étudié; leur omnipotence les amène souvent, lorsqu'ils ont des traits mythomaniaques surtout, à exhiber de manière dénigrante des pseudo-connaissances, données arbitrairement comme équivalentes au savoir valorisé socialement et reconnu par tous. D'autres exemples tels que "l'imagination n'a jamais été mon fort", "là, je manque d'imagination", sont

caractéristiques des personnalités narcissiques qui, face à la crainte d'être jugées quant à leurs performances, préfèrent "prendre les devants" et porter un jugement sur elles-mêmes dans un mouvement de surcompensation. L'auto-critique vraie est l'exclusivité des névrotico-normaux qui diront par exemple "je pense à un insecte, je ne sais pas bien quoi dire d'autre". Les formulations qui entourent les contenus témoignent d'une conscience interprétative claire, la critique est énoncée sur le mode hypothétique tel que l'illustre cet exemple d'un patient névrotico-obsessionnel qui dit "il me semble que c'est tout à fait symétrique, hormis quelques petites imperfections... mais que l'on peut considérer comme négligeables". Ces exemples témoignent de la possibilité de tolérer l'incomplétude et d'accepter l'idée d'une imperfection sans éprouver le besoin d'agir sur la réalité pour colmater le manque.

Le psychopathe n'émet aucune forme d'auto-critique, mais par contre énonce volontiers la "critique de l'objet". Les exemples cités par Bohm "si l'on supprimait ceci" ou "les oreilles ne vont pas avec le reste" indiqueraient selon lui la prudence, la réserve, l'anxiété et se rencontreraient chez des personnes dépourvues d'imagination et des pédants, mais encore et principalement chez les psychasthéniques et chez les organiques.

Par opposition à l'autocritique, la critique de l'objet, d'une façon générale, est sous-tendue par le mécanisme qui

consiste à désigner l'extérieur comme responsable d'une imperfection (comme le font les psychopathes, les pervers, les organisations plus évoluées comme les "névroses" de caractère). La phrase que cite Bohm "si l'on supprimait ceci", liée au désir de remanier activement pour rendre plus conforme à une représentation "idéale", résulte d'un mécanisme de renversement dans le contraire, le sujet cherchant à contrôler activement ce qu'il craint de subir passivement, spécialement l'angoisse de perte d'objet ou les sentiments d'incomplétude, ce qui peut donner par exemple (pl.I):"les blancs centraux, ce serait mieux de les remplir... ou alors je prendrais ça pour des taches blanches décoratives, sur les ailes du papillon" (réponse extraite du protocole d'une "névrose" de caractère)[2].

Contrairement aux "névroses" de caractère et aux pervers, les psychopathes critiquent sans nuances et sans tentative d'amélioration. Dans un travail sur les pervers[3], nous avons essayé d'analyser les réactions défensives face au risque de perception du manque, et nous avons particulièrement relevé la réaction qui consiste à transformer, en ajoutant ou en retirant quelque chose, en insistant sur les

---

[2] Les psycho-organiques, dans leur perplexité, critiquent aussi leurs réponses, et cherchent vainement à les améliorer, comportement qui a reçu comme nom "impotence" ("comme un parapluie, non ? mais c'est pas ça, c'en est pas un..."),mais ceci relève d'un tout autre ordre de problèmes.

[3] Réactions défensives face au risque de perception du manque (désaveu) in "Aménagement particulier des états-limites: les organisations perverses de la personnalité à travers le Rorschach". Psychologie Française, juin 1985, pp.202-212.

ails à valeur fétichiste ("pieds, vêtements, trompes nimaux") afin de maintenir le déni du risque ncomplétude.

Les psychopathes, eux, diront facilement: "genre de ›illon spécial, hein ? Les ailes, elles sont drôlement tites, faudrait qu'elles soient beaucoup plus longues!", ou en: "papillon disproportionné !" (?) "ben, le corps est aucoup trop court (ton d'évidence), s'il serait plus long, irait mieux". Ils relèvent le manque ou l'imperfection sur mode généralement dénigrant ("c'est mal fait, déformé, ce est pas fait comme ça"). Ils admettent parfois - avec ›ndescendance - que "ça pourrait être un lapin (pl.II) uoique les oreilles, elles sont drôlement courtes, mais of!", ou "un crabe, mais alors, il lui manque des pattes, ls en ont huit, pas six!". Leurs critiques sont caractéris-:iques dans la mesure où elles impliquent un auteur, seule-ent à demi-désigné, cet auteur étant évidemment autre qu'eux-mêmes, comme dans les exemples suivants: "un papillon, mais c'est assez mal reproduit" ou "une carte de géographie, mais ce ne sont pas les couleurs utilisées habituellement". Par ailleurs, la "réparation" du manque ne peut être élaborée dans le registre de l'imaginaire, ni assumée par eux; ils laissent la responsabilité du dommage comme d'éventuelles restaurations hypothétiques, à des interventions externes ("c'est mal fait, déformé, il aurait fallu le faire autrement"), ce en quoi ils se distinguent nettement des

ersonnalités perverses qui agencent elles-mêmes subtilement
les remaniements. Le psychopathe insiste sur la comparaison
avec la réalité, il se réfère étroitement au réel, point
développé dans la rubrique suivante.

4. LA REFERENCE AU REEL, L'APPUI SUR LA REALITE

La symétrie est une donnée réelle des planches du Rorschach et les remarques à son sujet peuvent se rencontrer dans toutes les organisations, elles n'ont par conséquent pas de signification en elles-mêmes, et elles diffèrent beaucoup dans leur formulation. Le vocabulaire "choisi" pour en parler et l'utilisation qui peut en être faite méritent beaucoup d'attention. La manière de réagir à la symétrie de ces planches et de la "traiter" est un des éléments parmi les plus intéressants de ce test. Nous n'allons pas l'analyser ici de manière exhaustive mais à titre d'exemple mentionner la réaction habituelle les personnalités narcissiques (au sens étroit de Kernberg); ces organisations disent fréquemment "c'est tellement symétrique que je ne peux plus rien dire", formule qui traduit bien leur besoin d'unicité et leur intolérance face au semblable à soi, l'exemplaire pareil ou comparable. Le psychopathe se conduit d'une toute autre manière, il dit volontiers: "ça a été fabriqué par pliage, c'est la même chose des deux côtés". Remarquons la référence à l'action qui a été exercée sur le matériel et en outre l'implication d'un auteur. On peut trouver des expressions du

genre "c'est scindé en deux", "l'image est ouverte" et pour demander s'il pouvait n'interpréter que la moitié de l'image, un psychopathe grave dit: "est-ce que je peux casser l'image en deux ?". Les verbes choisis se rapportent à l'agir et non pas à la pensée. On peut relever en outre la pseudo-demande de permission ("est-ce que je peux...?) par laquelle l'examinateur se trouve co-responsable de l'action destructrice envisagée.

Les psychopathes recourent beaucoup à un style de justification que nous appelons "défense par la réalité", cas particulier du concept générique que constitue la rationalisation, mais dont la fonction nous semble singulière. La réponse fournie est justifiée par la réalité extérieure, par exemple à la planche I "un insecte, c'est ce qui correspond le plus à la réalité". Certaines suggestions à l'enquête seront refusées parce qu'elles ne peuvent pas correspondre "à la réalité", par exemple pour les personnages de la planche III: "non, ça ne peut pas être des personnages parce qu'ils n'auraient pas un menton comme ça, ce seraient plutôt des singes".

Cet appui sur le réel peut faire illusion, car, au premier abord, il entraîne l'adhésion; or, en un second temps, l'arbitraire de ces réactions saute aux yeux; en effet, elles reposent sur la conviction que l'objet ne peut exister que dans l'intégrité absolue; comme si un manque ou une mutilation risquait d'attaquer l'identité même, on pour-

rait presque dire comme s'ils altéraient la définition de l'objet; comme dans l'exemple (pl.I) "ça ne peut pas être un papillon parce qu'un papillon n'a pas comme ça des trous dans les ailes".

Ce réel auquel se réfèrent si volontiers les psychopathes est d'ailleurs utilisé le plus souvent de manière gratuite. Prenons l'exemple "ça ne peut pas être un papillon parce que les ailes sont trop petites": à première vue, cette critique peut paraître hyperréaliste, mais cet hyperréalisme n'est pas constant car curieusement certains psychopathes peuvent très bien, la seconde suivante, se livrer à des arrangements confabulatoires de style mythomaniaque comme par exemple: "des footballeurs sur une montagne" ou "un escargot avec des ailes". Or, à ce moment-là, ils ne critiquent plus la vraisemblance et considèrent leur idée comme tout à fait satisfaisante; autrement dit, la réalité ne les heurte que si elle impose des limitations à leur sentiment d'omnipotence et ils cessent d'en tenir compte lorsqu'ils peuvent se livrer à des arrangements qui satisfont leurs besoins; par exemple à la planche VII: "un supercrabe comme on en trouve en vacances sur les bords de l'Adriatique ou de la Méditerranée, je ne sais pas que vous dire moi, ça peut être des milliers de trucs".

Ces exemples proviennent de protocoles différents; cependant, tous les psychopathes n'opèrent pas des arrangements confabulatoires, c'est plutôt l'apanage des psy-

chopathes à traits mythomaniaques chez lesquels on trouve des contenus se rapportant franchement à la mégalomanie; la plupart se contentent, comme dans le dernier exemple, d'annoncer une multitude d'interprétations possibles pour finalement n'en donner que très peu. Tout se passe comme si nous nous trouvions devant l'enseigne riche de promesses d'un magasin qui n'a rien à vendre. Ce sont au demeurant les mêmes sujets qui nous rendent la planche avec une moue de dédain, disant: "je ne vois rien de spécial".

5. PRINCIPAUX MECANISMES DE DEFENSE

a) Identification projective

Dans un travail précédent (Merceron C., Ponce L., Rossel F. 1983), nous avons relevé l'extrême fréquence des contenus d'agression subie chez les psychopathes. Les exemples classiques en sont "un chat qui a passé sous un rouleau compresseur", ou, plus simplement, "un animal qu'on a écrasé". Nous avons pensé que ces énoncés sont l'expression de l'identification projective au sens de Bergeret et de Kernberg, qui ne rattachent pas ce mécanisme exclusivement aux organisations psychotiques, contrairement à Mélanie Klein, qui l'a décrit la première. L'identification projective, rappelons-le, est définie comme un processus par lequel le sujet "introduit sa propre personne (his self) en totalité ou en partie à l'intérieur de l'objet pour lui nuire, le pos-

séder ou le contrôler". Les réponses que nous appelons "d'agression subie" présentent cette particularité que l'origine de l'attaque est nettement mise à l'extérieur.

Nous trouvons des formulations apparemment du même genre chez des schizophrènes paranoïdes, comme dans un exemple discuté avec V. Campo: "un papillon pris dans un piège, pris dans un piège à tigres". Dans l'optique kleinienne, on peut concevoir comme la résultante d'un mécanisme d'identification projective la menace contenue dans l'idée de "piège à tigres" et l'agression subie par le papillon. Mais, il s'agit là d'une interprétation confabulatoire et absurde: on y trouve une erreur logique, un non-respect des grandeurs relatives (comment un petit papillon pourrait-il être attrapé par un piège tendu pour un grand animal comme le tigre ?). De surcroît, cette réponse est sans doute le résultat d'une contamination, et suppose des idées paranoïdes (le piège tendu implique l'intention d'attraper et de prendre). Même si la formulation est moins explicite (dans un contexte paranoïaque par exemple, où la suspicion entraîne le sujet à éviter des termes trop clairs), une intentionnalité propre à la psychose marque les thèmes d'attaque et d'agression.

Dans un contexte psychopathique en revanche, les limites entre l'agresseur et l'agressé sont nettes; le lien avec le réel est maintenu, même si l'agresseur impliqué n'a pas le plus souvent d'identité précise ("une bête éclaffée" -

"quelqu'un qu'on a poussé du dixième étage et qui s'est écrasé sur le sol").

La vraisemblance est respectée; même si des tendances confabulatoires altèrent quelque peu la qualité de la réponse, il s'agit de quelque chose qui pourrait vraiment se produire dans la réalité. Ce ne sont pas des intentions de type paranoïde qui marquent ces réponses comme dans l'exemple du "piège à tigres", mais l'externalisation massive d'un mouvement sadique, rattaché à une réalité qui demeure correctement perçue (pl.VII (rire): "vous aimez les Japonais? Ce qui est resté d'Hiroshima après la bombe atomique !").

La comparaison entre ces réponses et les contenus masochistes est intéressante: dans un contexte masochiste, on peut trouver des réponses comme (pl.II): "des cochons en train de mourir... il y a du rouge", ou bien (rouge latéral pl.III): "quelqu'un qui serait en train de tomber, qui s'est jeté dans le vide".

Il n'y a pas ici d'agresseur externe désigné, mais un retournement du sadisme sur la personne propre ("quelqu'un qui s'est jeté"); ou, dans le premier exemple, tout un jeu avec l'idée, l'érotisation du morbide et l'action d'effroi recherchée sur l'examinateur. Dans une réponse comme (rouge latéral pl.III): "on dirait un personnage ligoté, les mains derrière le dos, la tête penchée en avant", l'insistance ne porte pas, comme chez les psychopathes, sur l'acte agressif même et la formulation est beaucoup plus nuancée; les psy-

chopathes en effet vont souvent jusqu'à mimer le geste d'attaque, comme s'ils se sentaient à la fois l'agresseur et l'agressé.

Les psychopathes, s'ils fournissent bien souvent des contenus d'allure masochiste par la destruction ou la mutilation qu'ils impliquent, se distinguent par l'accent qu'ils mettent sur le processus qui engendre activement la violence, ce que nous comprenons comme le résultat d'une identification projective externalisant le sadisme, sans les troubles du raisonnement logique des structures psychotiques.

b) Identification à l'agresseur

Dans le même travail, nous citions des énoncés comme: "le grand méchant loup, vous connaissez ?", ou "ces bêtes qui effraient les femmes, des araignées" (banalité pl.X), réponses dans lesquelles nous voyons à l'oeuvre le mécanisme d'identification à l'agresseur. Dans un contexte psychopathique, les réponses de fantômes, d'épouvantails ou de masques (interprétées classiquement comme des réponses phobiques), sont liées à des formulations spéciales comme "ces masques de carnaval, pour faire peur aux enfants", où le sujet insiste sur la peur que l'on peut provoquer chez l'autre, niant par là qu'il puisse l'éprouver lui-même. Une réponse comme (pl.I) "un masque décoré pour avoir l'air plus terrible et pour impressionner l'adversaire" repose sur un mécanisme du même type, mais les implications hostiles

demeurent nuancées (pour "avoir l'air" plus terrible), elles ne passent pas directement dans la relation ou dans une action, ce que l'on peut trouver dans une structure beaucoup plus évoluée que la psychopathie comme une "névrose" de caractère ou une sévère pathologie narcissique au sens ou Kernberg l'entend.

Les psychopathes, eux, se servent de ce type de contenus dans la relation avec l'examinateur, cherchant à induire directement l'effroi par la manipulation active de thèmes sadiques exposés sur le mode tout-puissant: c'est ainsi qu'un psychopathe grave (incarcéré à la suite d'actes de violence brusques et répétés) se lance, à la planche III, dans une digression sur les terribles "piranhas qui peuvent dévorer quelqu'un en quelques secondes", et les châtiments infligés aux anciens pirates, en ajoutant, provocant: "vous connaissez ? vous savez ce qu'on faisait aux pirates ?"

Le mouvement n'est pas forcément intrinsèque à ce type de réponses; mais, dans les réponses kinesthésiques, on repère fréquemment aussi l'identification à l'agresseur. On peut la reconnaître, à notre avis, dans un contenu tel que (pl.IV): "quelqu'un avec de grosses bottes, le fameux Yeti, un animal qui fait l'impression d'attaquer dans une position effrayante", le sujet ajoutant, "ça fait penser au grand méchant loup, vous connaissez ?". Nous supposons qu'une phrase comme "un ogre qui s'avancerait vers moi" relève aussi partiellement de ce mécanisme, car c'est le sujet qui fait

bouger l'être perçu et en obtient ainsi le contrôle; mais une telle réponse est marquée par un retournement contre soi ("... s'avancerait vers moi") qui n'est pas du tout le fait des psychopathes. Ils structurent la relation dans le sens d'une interaction agressive, soit vis-à-vis de l'examinateur, soit au niveau des contenus, comme par exemple (planche II) "deux hommes qui font le bras-de-fer, ils sont blessés". L'introduction de cette kinesthésie agressive à une planche où les images de rapprochement ou de jeu sont habituelles ("deux personnages avec les mains appuyées l'une contre l'autre", "deux petits oursons en train de jouer, ils ont les museaux qui se touchent") peut être comprise comme l'expression de la lutte active contre la dépendance par le maintien du conflit; la lutte pour le pouvoir, liée à l'érotisation de l'hostilité, que les psychopathes surinvestissent, constitue l'un des axes structurants de leur organisation.

c) Défenses hypomaniaques

Chez les psychopathes à traits hypomaniaques ou mythomaniaques, le rire franc accompagne souvent les réponses d'agression subie ou celles qui impliquent l'identification à l'agresseur, dont nous venons de parler: "un chat passé sous un rouleau compresseur, c'est marrant !". Il leur arrive de dire, sur un ton rigolard, "si c'était un personnage, il serait drôlement mal foutu !". Les allusions à des attaques

et à des destructions sont souvent présentées - malgré leur utilisation dans la relation pour provoquer l'effroi - comme quelque chose qui ne mérite pas d'être pris au sérieux. Les psychopathes évoquent souvent, à la planche VI, le célèbre chat de dessin animé qui se relève, comme chacun sait, en pleine forme, quelques instants après les pires mésaventures. L'exhibition complaisante de thèmes sadiques crus s'accompagne néanmoins d'une sorte de "jeu", comme si le sadisme (aussi bien que ses conséquences) pouvait toujours être maîtrisé et même comme si le sujet trouvait une sorte de triomphe à pouvoir manipuler de tels fantasmes sans en être émotionnellement perturbé. Ce style de réaction ne fait pas l'objet d'une verbalisation élaborée, pas plus que les autres défenses dont nous venons de parler; c'est le comportement surtout (rires) qui traduit ces traits hypomaniaques, souvent quelques courtes interjections comme: "chouette, vos trucs !", "marrant !", accolées à des réponses qui, chez d'autres sujets, mobiliseraient aussitôt l'angoisse ou seraient rattachées à un vécu dépressif de manque et d'incomplétude. Ceci suppose un Moi idéal grandiose, qui manipule de façon hypomaniaque et omnipotente des fantasmes d'attaque; le sujet dénie toute possibilité d'impuissance et de faiblesse face à la peur d'être détruit, aussi bien que de détruire l'autre.

6. LA MENTALISATION

Les différents points qui précèdent convergent dans le sens de la carence de la possibilité de représentation et de troubles de la symbolisation chez les personnalités psychopathiques.

La conscience interprétative chez le psychopathe est présente, mais il existe une confusion fréquente chez lui entre les notions d'interprétation et de définition, confusion de niveaux que l'exemple suivant à la planche II illustre de façon patente: "ici, je pourrais définir ou interpréter des taches de sang", comme si les deux termes avaient le même sens, la même valeur. Par contre, les sujets qui disposent de représentations élaborées ont une notion claire de l'interprétation (tel patient névrotico-obsessionnel dira "si je considère ces taches rouges c'est toujours difficile de les interpréter, elles suggèrent du sang"). Grâce à la mentalisation, ils sont en mesure d'intégrer les représentations d'objet même imparfaits dans leur univers fantasmatique propre. Par cette mentalisation élaborée, ils préservent le concept en lui-même sans que celui-ci dépende de modifications extérieures, "un papillon un peu abîmé" reste un papillon, des "êtres humains un peu difformes" restent des êtres humains. Par ailleurs, les représentations se trouvent liées à l'expression verbalisée d'affects comme dans l'exemple "un papillon de nuit, c'est un peu angoissant".

Chez le psychopathe, par contre, des interprétations de même type sont rapportées à une réalité concrète et apparaissent comme coupées du vécu intérieur. La dimension interprétative et subjective ne paraît pas clairement définie pour le sujet lui-même, qui tend à dénier la détermination intrapsychique de la réponse. On observe ici comme une cassure dans la chaîne représentative.

En effet, les réponses fournies présentent un aspect réaliste et pour ainsi dire fonctionnel, comme si le monde intérieur était complètement vide. On peut faire à ce propos un parallèle avec la manière dont les psychopathes "campent" les personnages du TAT à l'image 2 par exemple. Le trio est souvent perçu comme une famille mais les rôles sont peu différenciés et parfois interchangeables (c'est la mère, la soeur ou la belle-soeur). La différence des générations est connue et reconnue, mais le sens et la valeur des différents rôles sont déniés. Cette famille est décrite dans sa réalité très fonctionnelle: l'utilité de l'un par rapport à l'autre. La femme appuyée contre l'arbre est presque toujours vue comme ne travaillant pas, comme profitant du soleil et du travail de l'homme, voire comme surveillant le rendement de l'homme. Il s'agit d'une relation d'objet utilitaire. Autre exemple, à l'image 6, le personnage féminin peut être "la mère, la gouvernante ou la logeuse". L'équivalence posée entre les trois rôles signe le dénigrement de la valeur d'une

figure parentale et met l'accent sur le statut fonctionnel, utilitaire, de la personne.

Souvent ce sont les altérations du langage qui trahissent la précarité du maniement de la pensée symbolique. Nous prendrons ici, entre beaucoup d'autres, un exemple à la planche VII: "est-ce que je peux casser l'image ?". La pulsion sadique est manifeste; elle se rapporte à l'objet montré, comme si le sujet allait casser la planche elle-même et comme si la pulsion sadique ne pouvait être rapportée à une représentation mentale. D'autres sujets nous ont parfois parlé des "pièces" des planches, pour dire des parties ou des détails, et il ne s'agit pas de lapsus, car ils ne cherchent pas à corriger ou rectifier, ce que ferait un névrosé conscient du fait que sa formulation n'est pas adéquate.

Plusieurs niveaux de mentalisation apparaissent également dans la différenciation sexuelle. Les névrotico-normaux sont très sensibles à l'identité sexuelle, particulièrement à la planche III, et se montrent soucieux d'intégrer cette identité à la représentation globale. Nous citerons l'exemple d'une hystéro-phobique: "deux personnages face à face, deux femmes... ça pourrait être aussi deux hommes" (?) "il y a des seins, donc ce seraient deux femmes mais on pourrait voir des pénis et dans ce cas ce seraient deux hommes". La différenciation est claire contrairement à ce que l'on rencontre dans les organisations perverses qui expriment fréquemment ici le fantasme de la bisexualité: "des androgynes", "des hommes

avec des seins", "des femmes avec des pénis". Le mélange opéré par le pervers porte sur l'identité sexuelle alors que le psychopathe produit surtout des hybrides humain-animal; l'altération porte sur l'identité humaine globale et se rencontre bien sûr de manière préférentielle aussi à la planche III (ce qui n'exclut pas son apparition à d'autres planches): "des personnages, des singes plutôt", "des personnages, mais à têtes d'oiseaux", "deux personnes avec des pieds bizarres, de diable, oui, des animaux habillés en hommes"[4].

On assiste parfois à un net refus du caractère humain de ces détails, c'est ainsi que deux meurtriers nous ont répondu que "ces personnages" (proposés à l'enquête) ne pouvaient être des hommes puisqu'ils avaient des têtes de singes. L'appréhension inhabituelle de ces détails fait penser que dans l'imaginaire des psychopathes, la valeur de l'engramme humain se trouve déniée puisqu'ils y substituent une figuration animale.

Le psychopathe établit avec les concepts et les catégories des rapports particuliers. Les glissements qu'il opère débouchent sur des distorsions sémantiques, démarche dont une des fonctions économiques est le rétablissement ou le maintien de la toute-puissance. Nous avons dit comment le psychopathe se situait par rapport aux règles énoncées dans la consigne. L'aspect que nous souhaitons souligner ici est

---

[4] On rencontre aussi des mélanges de règnes chez les pervers (voir article déjà cité, p.13).

celui de la transgression de certaines règles du langage. Du point de vue de la forme, cette transgression se traduit par la mise en place d'équivalences, sur la base d'un procédé de pensée qui consiste à gommer la signification de la différence entre des concepts non équivalents. Ce faisant, le psychopathe semble établir un système de correspondances se situant en marge des conventions établies, donc des règles régissant la communication. Nous pensons que ce procédé reçoit précisément sa traduction dans le contenu précité "des personnages à têtes d'oiseaux" (ou d'autres animaux). Remarquons tout d'abord que ce type d'assemblage est à différencier de ce qui est décrit sous le terme de contamination. Si celle-ci relève d'un mécanisme de déni global, de non-différenciation totale, le psychopathe quant à lui perçoit les différences, mais leur confère un sens particulier. Nous allons tenter de le montrer. En effet, ordonner une classe "d'homme à tête d'oiseau", autrement dit un être se situant entre deux catégories distinctes voire opposées sous maints aspects, c'est opérer la mise en place d'une intersection pour ainsi dire contre nature, un "chevauchement tabou" pour reprendre l'expression de l'anthropologue Leach (1980). Pour se convaincre de l'"interdit" qui frappe de tels arrangements, il n'est que de se souvenir du rôle primordial que jouent dans les injures les noms d'animaux dans la détermination de ce qui porte la marque de la filiation (fils de chienne), ou de la sexualité (des histoires cochonnes). Pour

dire les choses autrement, le chevauchement "homme à tête d'oiseau" traduit la tentative avortée en direction des représentations collectives, c'est-à-dire de l'accord symbolique, qui rend admissible dans les mythes la formation de classes d'êtres composites, tels que sphynx, centaure, etc. Ces mythes sont des produits collectifs, donc en ce sens ils traduisent un accord symbolique. C'est précisément à cet accord au niveau des représentations collectives que ne semble pas pouvoir adhérer le psychopathe: un tel consensus suppose en effet la convergence de plusieurs points de vue - autrement dit, l'abandon de la toute-puissance.

Le croisement de classes d'objets hétérogènes auquel nous assistons montre également que le psychopathe n'adhère pas à ce consensus. La composition de groupements de classes d'objets différents souligne bien au demeurant que chez lui la notion de différence en tant que telle est bien acquise - mais tout se passe comme si le psychopathe n'avait pas accès à la clé qui permet de donner un sens à cette différence. Il n'a pas intégré le sens de la hiérarchie, qui repose sur celui de la filiation, d'où la non-intériorisation de la loi (carence surmoïque). L'acceptation de cette signification supposerait résolu le problème de l'acceptation de l'incomplétude, lui-même permettant la reconnaissance nécessaire de l'autre et de ses apports.

7. LES CONTENUS

L'énoncé de contenus "objet" et particulièrement de l'action que l'on peut exercer sur eux rapproche les psychopathes des organisations perverses. On relèvera la fréquence des réponses qui impliquent un agrandissement et ceci très souvent par l'intermédiaire d'un microscope ou d'un autre appareil qui nécessite une manipulation pour obtenir le résultat désiré, par exemple "une tête d'abeille, mais en gros plan", ou l'exemple déjà relevé par maints auteurs: "des poux (ou autres petits animaux) vus au microscope". Ce type de contenu implique une recherche de contrôle omnipotent sur quelque chose qui est généralement ressenti comme mauvais.

Le microscope ou l'appareil photo suppose par ailleurs que l'on transforme la réalité tout en la contrôlant. Nous avons souvent été frappés du fait que l'expression du contrôle passe fréquemment à travers des contenus d'objets définis comme le support immédiat d'une action et d'une manipulation à exercer sur eux (par exemple "des pièces de mécanique qu'on ajuste, vous savez, on les fait tourner et puis on les emboîte").

Les objets mentionnés impliquent aussi l'importance du regard, c'est-à-dire la référence à la pulsion scoptophilique. Le lien entre cette composante voyeuriste et l'agir est un type de combinaison qui au Rorschach renvoie à

des éléments pervers tels qu'on peut aussi en trouver chez les psychopathes.

On ne s'étonnera pas de trouver des traits relevant du registre de la perversion, la problématique centrale étant l'impossibilité de tolérer l'incomplétude. C'est ainsi qu'ils peuvent insister sur une partie du corps ou un détail vestimentaire, expression de l'investissement de l'objet fétiche qui a pour fonction de dénier le manque; c'est le déni d'une partie de la réalité, le désaveu, terme proposé par Marie Bonaparte et repris par Joyce Mac Dougall. On peut encore noter que ces objets fétiches sont souvent vus dans des petits détails. Notre expérience nous porte à croire que ce goût pour le petit détail rarement remarqué est beaucoup plus souvent en rapport avec les fixations perverses qu'avec des traits obsessionnels auxquels ils sont automatiquement reliés dans les manuels classiques.

Bohm classait ce genre de contenus dans les réponses "complexuelles", et il mentionne la tonalité perverse d'une réponse telle que "des hommes avec un caleçon de bain" à la planche III, ou ces mêmes personnages vus "avec un tablier". Il attachait - mais il convient de remettre les choses dans leur contexte historique - beaucoup plus d'importance au fait que ce contenu précité était une perception fusion - figure - arrière-plan, ce que nous négligeons complètement. Mais il faut reconnaître que Bohm avait fait beaucoup d'observations

pertinentes même s'il ne leur a pas toujours donné un sens convaincant pour nous aujourd'hui.

Conclusion

Les différents points que nous avons discutés constituent la trame des protocoles des organisations dites "psychopathiques"; certains de ces points peuvent se rencontrer aussi bien chez des organisations plus archaïquement perturbées (prépsychoses) que chez d'autres moins archaïquement perturbées (autres états-limites).

Il n'est pas rare de trouver par exemple des contenus d'agression subie chez des prépsychotiques à comportements caractériels. Le diagnostic différentiel se fait par la présence dans ces protocoles d'éléments qui appartiennent indubitablement au registre psychotique; on y relève en effet des signes de troubles de la pensée et des défenses actives contre l'angoisse de morcellement, parmi lesquelles les éléments d'aspect caractériel jouent certainement un rôle primordial.

Quant aux autres états-limites plus évolués que les psychopathes, ils peuvent également fournir des contenus d'agression subie et des recours à la réalité, mais ce qui les différencie des psychopathes, c'est la présence de contenus narcissiques élaborés et de contenus traduisant la dépendance, ces derniers en particulier étant absents chez les psychopathes. Or, vu la problématique des états-limites

en général, on pourrait s'attendre à rencontrer de tels contenus chez les psychopathes, mais il n'en est rien. La présence de contenus de dépendance (par exemple "algues", "îles", "éponge", etc...) dans les autres états-limites ("névrose" d'abandon, "névrose" d'échec, personnalités narcissiques, "névrose" de caractère) s'explique à notre avis par la possibilité que ces personnalités ont eue, elles, d'effectuer quand même partiellement des élaborations contre l'angoisse de perte d'objet propre à la position dépressive. En témoigne le mécanisme très fréquent du renversement en son contraire contre la dépendance. La capacité de symbolisation étant développée à minima chez les psychopathes, ceux-ci ont très peu la possibilité de rattacher un vécu à des images et ne peuvent pas traduire en représentation l'affect lié à la perte, d'où l'appui constant sur le réel et l'utilisation prédominante au Rorschach du mécanisme que nous avons appelé "défense par la réalité". C'est pour les mêmes raisons que le psychopathe passe si facilement à l'acte à la moindre frustration (acting), les limites de ses possibilités de mentalisation entraînant la traduction immédiate dans un comportement.

L'acting est au service d'une recherche de rééquilibre à la fois en tant que décharge sur l'extérieur de la pulsion de mort, et en tant qu'affirmation de la toute-puissance infantile, ce recours à la position mégalomaniaque servant de défense contre le defect narcissique. Nous pensons en outre,

comme le suggère S. Lebovici, qu'il a valeur de sollicitation de l'environnement car le psychopathe a besoin de s'assurer que son agressivité n'a pas réellement détruit l'objet. En outre, la réaction en général punitive de l'environnement décharge l'angoisse.

Dans son article "La psycho-criminogenèse" (1951), Lagache expliquait que sur cette organisation se greffe la dimension Individu-Société qui se structure sur un mode sado-masochiste. Dans le cadre de cette interaction, le psychopathe développe des sentiments d'injustice subie et il est conduit à assumer de plus en plus une identité anti-sociale et une conscience d'appartenance à ce qu'on appelle "le milieu". Il est d'ailleurs capable de discipline par rapport aux contrevaleurs et aux règles de ce milieu très hiérarchisé.

Le "leader" ainsi que toute personne revêtue d'attributs de pouvoir peut servir de support momentané à la toute-puissance, et jouer le rôle de ce que certains ont appelé un "Surmoi de prothèse", parce que non internalisé. Le psychopathe peut se dispenser de passages à l'actes pour autant que ce support soit physiquement présent dans son environnement réel. C'est probablement ce qui explique l'attitude apparemment collaborante dont il fait preuve à l'examen et l'excellente "conduite" souvent reconnue en prison. Enfin, lorsque l'acting est rendu impossible, la pulsion de mort peut se manifester par des comportements

autodestructeurs. On observe en effet beaucoup de tentatives de suicide, particulièrement en milieu carcéral.

Malgré la pauvreté générale des protocoles des psychopathes, une approche prenant en compte tout ce qu'ils expriment, approche sous-tendue par la théorie psychanalytique ainsi que par un certain courant psycho-linguistique, permet, du moins nous espérons l'avoir montré, d'analyser leur fonctionnement psychique.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU D. Les méthodes projectives, Paris, PUF, 1970.

BERGERET J. La personnalité normale et pathologique, Paris, Dunod, 1974.

BERGERET J. La dépression et les états-limites, Paris, Payot, 1980.

BOHM E. Traité du psycho-diagnostic de Rorschach; vol.1 & 2, Paris, PUF, 1955.

BOHM E. Der Rorschach-Test, Stuttgart Wien, Hans Huber Verlag Bern, 1974.

BRAUNSCHWEIG D., LEBOVICI S. & VAN THIEL-GODFRIN J. La psychopathie chez l'enfant, Psychiatrie de l'enfant, 12: 1-104, 1969.

CASSIERS L. Le psychopathe délinquant, Bruxelles, Dessart, 1968.

COSNIER J. Le test de Rorschach comme épreuve de génération de phrases, Psychologie Médicale, 7, 967-975, 1975.

GIBELLO B. L'enfant à l'intelligence troublée, Paris, Editions du Centurion, 1984.

FREUD S. (1900) The interpretation of dreams, London, Standard Edition, vol. 4, 1974.

FREUD S. (1905) Three essays on the theory of sexuality, London, Standard Edition, vol. 7, 1984.

FREUD S. (1925) Inhibitions, symptoms and anxiety, London, Standard Edition, vol. 20, 1974.

FREUD S. Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (trad. M. Bonaparte), Paris, Gallimard, 1977.

KERNBERG O. Les troubles limites de la personnalité, Toulouse, Privat, 1979.

KERNBERG O. La personnalité narcissique, Toulouse, Privat, 1980.

LAGACHE D. La psycho-criminogenèse, Revue Française de Psychanalyse, XXIIIe Congrès de Psychanalyse.

LEACH E. L'unité de l'homme et autres essais, Paris, Gallimard, NRF, 1980.

McDOUGALL J. Plaidoyer pour une certaine anormalité, Paris, Gallimard, 1979.

MARTY P., de M'UZAN M. & DAVID C. L'investigation psychosomatique, Paris, PUF, 1963.

MERCERON C., PERRON F., ROSSEL F. & VILOUX D. Du vécu des personnalités dites psychopathiques à travers le Rorschach, Bull. Psychol. Univ. Paris, 32, 339: 283-289, 1978.

MERCERON C., PONCE L. & ROSSEL F. Aménagement particulier des états-limites: les troubles du comportement à caractère délictueux, Psychologie Française, no. 28-2: 156-163, juin 1983.

MERCERON C., HUSAIN O. & ROSSEL F. Aménagement particulier des états-limites: les organisations perverses de la personnalité à travers le Rorschach, Psychologie Française, no. 30-2: 202-212, juin 1985.

OBERLE R. & FAGHERAZZI D. Apport du test de Rorschach à l'étude de la délinquance, Bull. de Psychologie, no. spécial, 17, 168-184, 1963.

PUECH H.C. En quête de la gnose, I, Paris, Gallimard, NRF, 1980.

ROSSEL F., HUSAIN O. & MERCERON C. Réflexions critiques concernant l'utilisation des techniques projectives, Bull. de Psychologie, Univ. Paris, T. XXXIX, 376, 721-728, 1986.

SCHAFER R. Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing, New-York, Grune & Stratton, 1954.

SCHNEIDER K. Les personnalités psychopathiques, Paris, PUF, 1955.

WINNICOTT D. De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.